

« Tout homme est tiraillé entre deux besoins : le besoin de la pirogue, le voyage, l'arrachement à soi-même et le besoin de l'arbre, de l'enracinement, de l'identité. Les hommes errent constamment entre ces deux besoins en cédant tantôt à l'un, tantôt à l'autre ; jusqu'au jour où ils comprennent que c'est avec l'arbre qu'on fabrique la pirogue. »

Mythe mélanésien de l'archipel des Vanuatu

Mes premiers mots vont à ma mère disparue, qui m'a porté de l'état embryonnaire jusque par-delà les mers, et à ma très chère sœur Sylvie, soldat inconnu morte au combat.

Préambule

Foncine-le-Haut, Jura, 1967

Nous sommes en 1967. Foncine-le-Haut, village séculaire de 800 âmes, situé dans le Haut-Jura à quelques kilomètres de la Suisse, résiste remarquablement à la pression helvète, une contrée qui s'affirme et, faute de main-d'œuvre, débauche à prix d'or paysans et ouvriers frontaliers. Ici pourtant, on ne déserte pas, on est tenu par ses racines... mais pour combien de temps encore ?

Les éléments naturels ont façonné le paysage du Val de Saine pour accueillir la vie. Vastes forêts d'épicéas, combes reculées, crêts discrets, vertes prairies engraisées par la Saine, un cours d'eau au caractère impétueux : tout le Jura est là, rude, authentique, attachant.

Quelques grandes familles installées depuis des lustres gèrent ce patrimoine, écrin de nature aux visages multiples.

Des personnages font écho dans le Val de Saine. Le Pélon, jeune aiglon tout juste sorti du nid, prend du galon sur les tremplins de saut à ski des Grandes côtes. Sur terre, le Léon Fumez, boucher réputé au-delà de la Comté, élabore la meilleure saucisse aux choux de la circonscription. En saint patron, l'Abbé Lizon fait la liaison entre ciel et terre dans le meilleur des mondes. Cet univers est le mien, à la fois démesuré et étriqué.

Au tout début des premiers commencements

Vite à l'étroit dans le jardin familial, mon horizon s'ouvre sur la colline d'en face, puis vers une montagne imposante et une autre encore jusqu'à ce qu'une rivière se glisse dans la vallée et m'invite à poursuivre vers un fleuve puissant. Au bout du chemin, la mer, comme un nouvel espace disponible, sans limite. Cette feuille de route tracée, tel un rêve éveillé, est entretenue depuis ma plus tendre enfance par les récits fondateurs des grands aventuriers du XX^e siècle. Maurice Herzog, Haroun Tazieff, Paul-Émile Victor, Alain Bombard, me transportent en quelques pages vers des terres inconnues, passant des vastes étendues glacées du Grand Nord aux profondeurs abyssales des océans. Autant dire qu'à neuf ans, j'ai déjà parcouru quatre fois le tour du globe sans n'avoir jamais mis les pieds hors du canton.

Histoires courtes

Enfantillages

Aventuriers en culottes courtes

1972-1980

À l'heure où Giscard est à la barre, un trio d'aventuriers en culottes courtes voit le jour. Le commando est constitué du *Nours*, baptisé ainsi après avoir été *Poil de carotte*, les sobriquets multiples pour une même personne étaient monnaie courante au village. De son vrai nom Sylvain Guillaume, c'est un gamin du HLM d'en face qui, sous sa tignasse rousse et son parcours à la Jules Renard, en surprendra plus d'un. Le second protagoniste n'est autre que mon frère cadet, dit *Le coq*, beaucoup moins connu sous le prénom de Jean-Pierre. Un drôle d'oiseau qui, à peine éclos, eut pour habitude de devancer le chant du premier gallinacé pour se replumer à grand renfort de sucre en toute impunité. Je suis le troisième larron : Alain, surnommé *Alain des Bois* par ma mère en raison de mon attirance prononcée pour la canopée.

Nos toutes premières missions, terme adopté en référence à Serge, le grand frère de Sylvain, militaire de carrière auquel on s'identifiait volontiers : arpenter tout ce qui dépasse du sol jusqu'au plafond en utilisant le mobilier local ! En d'autres mots : inventer des parcours improvisés en milieu naturel hostile !

La cime des arbres deviendra notre maison secondaire, les falaises, sans clous ni vis, nos murs d'escalade. Et puis, il y aura l'église et son coq accroché au ciel comme au sommet de la bêtise à atteindre, gendarmes à nos trousses. Sans parler des tremplins de saut à ski construits à la hâte, après l'école, comme des défis à l'apesanteur. On y laissera des plumes !

Un fémur pour Sylvain et moi, premiers d'une longue série ! Mes coéquipiers, plus aériens, y gagneront, quant à eux, leurs premiers médaillons et bientôt une place en équipe de France de combiné nordique.

Entre deux acrobaties, pour nous refaire une santé, nous profitons d'un ravito en circuit court dans le jardin achalandé de *la Lulu*, personnage respectable qui a juste la malchance d'avoir son garde-manger sur notre chemin de ronde, à portée de dents. Longtemps, ce supermarché en plein air sera la plaque tournante de notre approvisionnement en cassis, carottes, petits pois, fraises et autres fruits et légumes. Hors saison, c'est *la Coop*, le magasin du village qui régale. C'est là qu'officie *la Colette*, véritable caméra de vidéosurveillance avant l'heure, scrutant nos moindres faits et gestes. Pour y échapper, on a mis au point une méthode infailible : acheter un pain et cacher notre butin à l'intérieur : crayons, Carambars, etc.

Ni vu ni connu, nous repartons de plus belle, toujours à l'affût d'un coup tordu comme le très réussi lancer de poules au cœur de la sacristie pendant l'office dominical. Succès garanti ! Ou encore un brûlis à alimenter jusqu'à ce qu'il devienne incontrôlable. Débordés, nous prenons la poudre d'escampette, le feu collé aux basques pour se replier dans un chantier en construction. Un dernier baroud d'honneur de toit en toit sur des parcours initiatiques à l'issue incertaine et nous rentrons à la nuit tombée, au mieux avec quelques égratignures. C'est le cas sur un chantier, un jour de novembre, lorsqu'au crépuscule, sans éclairage, une énième expédition tourne au cauchemar. Parti en éclaireur, je ne vois rien venir, quand soudain, je suis aspiré par le vide : le sol se dérobe ! Je traverse le plancher du premier étage à la cave sans passer par le rez de chaussée. La cage d'escalier n'est qu'un puits sans fond ! La chute libre s'achève sur une pile de parpaings. Mal en point, mes deux compères me hissent tant bien que mal d'un étage à l'autre, à l'aide de planches inclinées. Nos multiples facéties retentissent à chaque fois dans la vallée comme une traînée de poudre. Le maire et ses administrés savent où s'adresser ! Cette fois encore, nous n'échapperons pas au retour de bâton ainsi qu'à la sanction sans concession de nos parents. Opportunistes, insatiables, on s'enflamme à la moindre étincelle sans même savoir comment circonscrire l'incendie !

Pour clore le chapitre de cette Belle Époque où jeux interdits et insouciance règnent, quoi de mieux qu'un *Escape Game* dans un gouffre sans issue ?

Coincés dans un puits naturel, Jean-Pierre et moi ne devons notre salut qu'à Sylvain, seule personne informée de cette escapade et qui, pour une fois, avait décliné l'invitation. Armés d'une simple corde en chanvre, nous étions bien décidés à braver l'interdit malgré les recommandations du paternel.

C'était la fin de l'automne, les journées étaient courtes et les nuits déjà fraîches. À l'abri d'un imposant amphithéâtre de calcaire, une rivière, la Saine, prend naissance en toute intimité. Le site de la Baume, cavité naturelle, est à l'écart, à deux kilomètres du village, loin des regards. Autant dire qu'en cas de problème, personne ne viendra nous chercher. La première partie du boyau, en surplomb d'une dizaine de mètres, donne sur une petite plateforme circulaire. Nous l'atteignons sans peine. De là, un conduit étranglé, insondable, tout aussi vertical, disparaît vers un lac souterrain plongé dans les ténèbres. Nous n'irons pas plus bas. Je me rends immédiatement compte en regardant vers la sortie qu'il nous sera impossible de franchir le ressaut. Le piège s'est refermé. Nous tentons de nouer nos chaussettes à la corde pour faciliter l'ascension. Peine perdue. La tension exercée par notre poids empêche toute prise au niveau du surplomb. La température est descendue en dessous de zéro. Nous nous réchauffons en marchant autour de la bande étroite qui délimite le puits central. Bientôt, la nuit noire stoppe notre manège. Le froid nous enveloppe. Surtout ne plus bouger, rester blottis l'un contre l'autre pour se tenir chaud, collés à la paroi. Un faux pas et c'est la chute dans les entrailles de la Terre : aucune chance d'en réchapper. Dans le silence pathétique d'un goutte-à-goutte, métronome implacable donnant la mesure du temps, nos ventres parlent tout seuls. Serait-ce cela la faim, ou est-ce l'inquiétude, un sentiment nouveau, lui aussi, qui nous ébranle ? Désespéré, on lâche du fond de nos entrailles un dernier hurlement, sans écho. Les murmures de la nature couvrent le bruissement de nos pensées. C'est mal engagé ! Il n'y a pas d'autres issues que l'attente en espérant que notre mère, noyée d'inquiétude, finisse par appeler Angèle, la maman de Sylvain. Le doute s'est installé. Le temps s'étire entre remords et somnolence. Un son timide

enfle dans la nuit. Instinctivement, on s'est relevés, les yeux levés, rivés vers la sortie. Ce sont bien des voix. On crie :

— Par ici, on est là !!

Le faisceau des lampes torches nous aveugle. Au prix d'efforts démesurés, les secours nous libèrent de ce mauvais pas. Ce ne sera pas le dernier !

Adventure kids

1981-1986

Plus haut, plus loin, moins sot !

Après avoir validé le premier cycle de formation d'aventurier en couche-culotte, nous passons au statut enviable d'athlètes en herbe sans pour autant abandonner notre esprit culotte courte qui nous va si bien, une insouciance insolente frisant l'inconscience et de l'énergie à revendre dans nos bagages.

À respectivement onze, douze et treize ans, courir, grimper, sauter, skier nous sont familiers. En retrait à l'école, nous sommes toujours aux avant-postes en cross. Canaliser, orienter, cette énergie primitive vers une pratique maîtrisée sera le rôle joué par des personnages clefs.

L'adulte n'a pas toujours conscience des révélations qu'il peut susciter chez un enfant. Je pense à l'émotion ressentie face au trait de crayon de Picasso, à la légèreté de l'homme-oiseau Matti Nykänen, à l'engagement d'un Lech Walesa, au poids des mots chez Neruda, à la détermination de Guy Drut devant les haies aux JO de Montréal, ou encore à l'humilité du geste du ferronnier. J'ai ce souvenir précis. J'ai dix ans, la lumière du Centre Pompidou m'éclabousse littéralement. De là naîtra le goût pour l'art, nourriture indispensable à mon âme. Désormais, je verrai la vie sous un autre angle. Tout devient possible.

Mûrir n'est pas facile. L'adolescence est une zone de conflit. La montagne, chargée de valeurs, atténue les coups. Sans des modèles forts et le soutien de Grands Sages, ma trajectoire à la marge aurait pu dévier vers des chemins de traverse au profil encore plus tourmenté. Mais dame

Nature, notre mentor et tutrice, nous rappelle à l'ordre à la moindre incartade en se montrant juste, mais impitoyable.

Nos professeurs d'EPS au collège de Saint-Laurent et des Rousses, *le Jo* et *le Max*, entraîneurs passionnés de ski nordique, suscitent nos vocations. Dans la foulée, nos aînés, *le Nours Junior* (grand frère de Sylvain) et mon frère *Lascap*, tous deux membres de l'équipe de France de saut à ski exacerbent notre volonté et notre détermination. À cette époque, Foncine-le-Haut tire, en grande partie, sa notoriété de ses sportifs de haut niveau. Le nombre de skieurs titrés au kilomètre carré force le respect jusqu'à l'adoration bien au-delà des cimes élimées des Monts Jura. À défaut de patrimoine culturel valorisé, le sport devient l'ADN du village, un modèle de réussite et un chemin tout tracé pour les jeunes générations. Ce sera aussi mon ambition. Des années plus tard, ma femme nouvellement installée dans le Haut-Jura, habituée à un environnement culturel riche et varié, aura cette remarque, peut-être excessive, mais qui en dit long sur l'ambiance locale « Dans le Haut-Jura, si tu ne fais pas de sport, tu n'es rien ». Vous êtes prévenus, cette fuite vaine, absurde, illimitée vers l'accumulation de kilomètres, de dénivelées, de prouesses et de trophées marque profondément ce qui suit.

Parallèlement et accessoirement, nous suivons un cursus scolaire, sans conviction. De l'école, je retiens les leçons de choses en pleine nature, les parties de balle aux prisonniers endiablées, les documentaires en noir et blanc du CNDP (centre national de documentation pédagogique), une rencontre avec Mohamed, *La gazelle de l'Atlas*, un copain venu de loin, et les cours de géographie, planisphères à l'appui, fenêtres ouvertes sur le monde. La composition française, ce combat acharné de mots entremêlés que je mène, chargé de doute, de sueur, bien que m'ayant fait tant souffrir a, elle aussi, voix au chapitre ; j'y trouve ma propre inspiration en faisant fi des dogmes. Je n'oublie pas le sport comme réel moyen d'exister.

N'ayant jamais trouvé notre place dans ce système scolaire trop rigide, nous quittons tous les trois les bancs de l'école à seize ans pour faire nos classes ailleurs, sans le moindre regret. Le sacro-saint parcours scolaire devenu caduc, retour au plan A. Notre projet : un *live* permanent dans

lequel nous serons maîtres de nos actes, de notre avenir, avec en point de mire, tous nos rêves, intacts.

Désormais éloignés des terrains vagues, guidés par notre seule destinée, notre image de sales gamins infréquentables essaimant dans toute la circonscription change alors du tout au tout. Se séparer de ce fardeau prendra du temps, mais on l'avait bien cherché !

Je suis issu d'une famille ouvrière du côté de mon père et d'agriculteurs du côté de ma mère. Ce contexte familial n'est propice ni à l'oisiveté ni à la pratique sportive. Né de père inconnu, membre du Parti communiste, rattrait de surcroît (personne rapportée, étrangère au village, insulte suprême), mon père avait un parcours pour le moins cabossé. Originaire d'un pays de cocagne, la Côte d'Azur, là où les cigales s'égosillent sous un soleil généreux, où la mer se prélassait sans relâche, il fut adopté par le village, non sans difficultés.

La vie commence trop tôt. Je n'ai jamais eu de projets que les parents font pour leurs enfants, ni d'histoires le soir. Élevé avec mes six frères et sœurs, je me souviens du rythme effréné de la Gestetner (ancêtre de la photocopieuse), des réunions mouvementées de la cellule du PC local noyées dans la fumée épaisse des Gitanes maïs, du regard inquisiteur des voisins, sans oublier les corvées de bois et les fenaisons. On s'échappait à toutes jambes grâce à la course à pied et au ballon rond.

J'apprendrai de mon père qu'il faut croire en son idéal, s'engager et combattre toute forme d'injustice. Ma mère, femme au foyer, faisait tourner la maison seule, palliant les absences d'un mari investi dans la lutte des classes. Un véritable sacerdoce ! Dieu, partenaire omniprésent, la soutient dans sa tâche ingrate. La religion reste son refuge. Dans ce contexte, comment échapper à l'office dominical, dans nos plus beaux habits, et aux cours de catéchisme que je boycotte toutefois allègrement ? Le point d'orgue de cette association détonante sera la grand-messe de la fête de l'Huma et celle de Pâques, à la télé, en direct de Rome. Alléluia ! C'est ainsi qu'au plus fort de la crise économique de 1979, mon père, en tête de cortège des manifs, tout porte-voix dehors, n'hésite pas après *L'internationale* et *Le Chiffon rouge* à s'inviter le jour suivant, jour du Seigneur dans les travées de l'église, pour entonner plus haut et fort que toute l'assemblée réunie, un *Ave Maria* appuyé. Stigmatisées, montrées du doigt,

les prises de position du paternel, intransigeantes, pèsent sur toute la famille.

1980. Cette année-là, alors qu'on a tout juste quelques poils aux pattes, on poursuit notre apprentissage loin de nos bases. Au programme : 155 kilomètres de vélo à couvrir dans la journée pour retrouver des copines de colo au Creusot. D'ailleurs, c'est où Le Creusot ? Quelque part du côté où le soleil se couche !

Jean-Pierre, onze ans, le cadet du trio a droit à un régime sans « selle » ! Trop court sur pattes pour atteindre les pédales, on aménage sa bicyclette trois vitesses en scotchant un morceau de mousse sur le cadre en guise de selle ! Nos montures pèsent un âne mort... advienne que pourra !

Avec deux sous en poche on limite les frais en mangeant du raisin pas mûr dans le vignoble. On regrette vite le jardin fourni de *la Lulu* ! À court d'eau dans la plaine bressane, ni cette septuagénaire austère ni le cafetier renfrogné d'à côté daignent nous ravitailler. On laisse nos derniers deniers dans la première échoppe en remplissant nos gourdes de bière.

Le retour est épique. À 3 h du matin, alors qu'on dort sur un banc dans la gare de Mâcon : contrôle de police. « Vos papiers ! » On connaissait seulement la carte réduction SNCF famille nombreuse ! Remontrances sans conséquence des autorités, inconcevables de nos jours. Nous repartons pour une nouvelle cure de raisin puis plus rien à se mettre sous la dent sur les hauts plateaux entre Lons-le-Saunier et Foncine : ce n'est pas encore la saison des carottes et celle des petits pois est passée...

Nos déconvenues sont vite oubliées, l'Aventure est au rendez-vous au coin de la rue, ouverte à de multiples scénarios colorés. Du sur mesure.

Sur notre lancée, on partira, trois ans plus tard, pour une chevauchée motorisée à Annecy. À peine débarqués en Haute-Savoie que la moto pour laquelle j'avais travaillé tout l'été est volée. Ma sœur Dominique qui avait financé la moitié n'en a même pas vu la couleur. Jean-Pierre et Sylvain décident de rentrer. À dix-sept kilomètres de Foncine, J. P accidenté n'ira pas plus loin. Seul Sylvain reste en piste. Pas pour longtemps ! Sa *Fantic* trafiquée crache ses poumons et prend feu à

seulement quatre kilomètres du but. Fin de l'épisode. Trois motos au départ de Foncine... aucune à l'arrivée !

Un an plus tard, nous prenons le train direction la mer. Je fais équipe avec *le Kirtap*, resté discret jusque-là. Patrick est mon aîné de trois années, troisième sur la liste des sept nains (aucun d'entre nous ne dépasse la côte de 1,72 m en *Hoka*, une marque de chaussures de *running* connue pour ses semelles surélevées.) Il n'est pas encore doté de jambes de feu. Apprenti mécano, c'est seulement vingt ans plus tard qu'il ouvrira son compteur kilométrique en course à pied pour dépasser celui de sa vieille mobylette. À cette époque, c'est un noctambule, membre de la confrérie des insomniaques, de joyeux lurons assidus des bars, des pétards et des guitares jusqu'à trop tard. Virginie, personnage haut en couleur au langage nourri, avec qui il partagera sa vie, le rapatrie dans le Haut-Doubs. C'est là qu'il commencera à allonger la foulée. On ne l'arrêtera plus nuit et jour. Il marquera de son empreinte le monde de l'ultra trail en remportant des victoires sur *le Tor des Géants* (350 km), *la Trace des Ducs de Savoie*, (134 km), *la Swiss Peaks* (360 km), *l'Ultra Trail de Madère*... et encore des places d'honneur au Japon, en Martinique et sur *l'Ultra Trail du Mont-Blanc*.

Pour en revenir à notre escapade sur les bords de la grande bleue, en tant que géographe de l'expédition, j'admets l'évidence : Béziers n'est pas une station balnéaire ! À se demander à quoi m'a servi d'avoir planché depuis tout petit, arc-bouté, sur des planisphères jusqu'à attraper un torticolis ? Si je sais localiser les yeux fermés les îles Kiribati, j'ignore où se trouve précisément Béziers.

Sans un sou, on pousse en stop jusqu'à la mer. On se nourrit de menus larcins glanés sur les étals du marché de Sète. Après une nuit agitée sur les bancs de la gare, et pas plus riches au petit matin, on décampe. Retour dans le trois-neuf (39). Chemin faisant, on s'endort, et c'est Strasbourg qui se dessine devant nous ! Décidément, rien ne nous arrête, mais cette fois-ci, nous allons trop loin ! Fin de la série.

Adventure Junior

1987-1989

Les voyages forment la jeunesse !

La triplète de la boulette, en hommage à nos quatre cents coups, se sépare naturellement. La fin d'une époque ! Sylvain et Jean-Pierre intègrent l'unité d'élite de l'équipe de France de Combiné nordique. Dans la perspective des JO d'Albertville 1992, les stages commando improvisés autour du val de Saine laissent place au très professionnel *Commando pour Albertville*. Après l'échec aux sélections nationales d'une spatule, je décline l'invitation de l'armée qui me propose un détachement dans ses équipes de ski de fond des Chasseurs alpins d'Annecy et de Varcès.

Davantage attiré par l'ivresse de la vitesse en ski alpin, j'ai abordé le virage de la compétition en ski de fond sur le tard. Malheureusement, sur les planches de 44 mm au patin, plutôt qu'à décrypter la beauté et l'efficacité du geste, la tendance de l'époque est à la boulimie kilométrique. Ce déficit d'apport technique m'empêchera de franchir la dernière marche. C'est beaucoup plus tard, devenu enseignant et soucieux de trouver des solutions techniques pour les débutants, que je comprendrai ce qui m'a manqué. Dommage ! Sans prétention aucune, je cochais pourtant toutes les cases pour viser plus haut, plus loin, plus fort ! Je tire un trait sur le ski, mais il m'en reste sous la semelle.

Pressé de voler de mes propres ailes, entre deux escapades, je cumule les petits boulots. Je suis tantôt affineur de fromage, monteur à la chaîne, scieur de bois, plongeur en restauration, magasinier, factotum, moniteur de ski improvisé. Pécule en poche, je mets le cap en train sur la Yougoslavie puis la Grèce, je repars à Vienne, Budapest, je remonte à Copenhague, Stockholm, puis redescends à Amsterdam. Je dors dans les trains de nuit et la journée, baskets aux pieds, je crapahute dans les collines d'Holmenkollen, de l'Acropole, le long du Danube bleu, dans les jardins du château de Schönbrunn, je traverse les Balkans multiethniques, parcours les terres vikings... C'est là, immergé dans ce bouillon de culture, seul, sans port d'attache, chaussé d'une simple paire de *running* que j'apprends la vie. Dès lors, je n'ai plus qu'une idée en tête : courir le Monde, grandir.

À peine arrivé, je repars de plus belle pour une tournée vers Malte, le Sud tunisien puis bientôt San Francisco, la Californie que je traverse au guidon d'un drôle de vélo insensible au dénivelé : le *mountain bike*. Il deviendra incontournable deux ans plus tard en Europe.

Depuis les premiers trajets à pied vers la maternelle, puis ceux en courant pour rallier le collège de Saint-Laurent, aux multiples compétitions, jusqu'à ce premier essai concluant en autonomie entre Gap et Monaco, j'ai le sentiment qu'il est temps de voir plus grand et plus loin que le simple fait de mettre un pied devant l'autre. Je suis prêt !

Quand je serai grand, je serai enfant !

Novembre 1988

Mon rêve d'enfant est à portée de main. L'élément déclencheur vient par hasard. C'est en feuilletant le journal local que je tombe sur une annonce de la Direction départementale de la Jeunesse et des Sports qui propose des bourses *Défi Jeunes* sur présentation d'un dossier. Je construis un projet autour du grand dessein européen qui se profile. Le sujet monopolise les rédactions de tout le vieux continent. Je m'en empare, le fais mien. Sportivement, il s'agit de relier seul les douze capitales de la Communauté économique européenne en course à pied, soit 20 000 km en deux ans. Outre l'aspect purement physique, il est question de tisser des liens privilégiés entre les peuples et de démontrer la nécessité de construire une Europe forte, ambitieuse, généreuse et unie à l'aube du troisième millénaire. Concrètement, sur le terrain, exempt d'aucun matériel d'autonomie, démuní, mon intention est d'aller au contact : frapper systématiquement aux portes sans distinction aucune. Un long voyage expérimental, visant à prouver, en dépit de la tendance, la bonne santé de « l'humanité de proximité ». Je ne serai pas déçu. Symboliquement, je bénéficie de l'appui des ambassades de France qui organiseront dans chacun des pays membres une cérémonie de signature d'un document intitulé : *L'Europe sans Frontières*, marquant ainsi leur adhésion au projet. Le message signé par les douze ministres de la

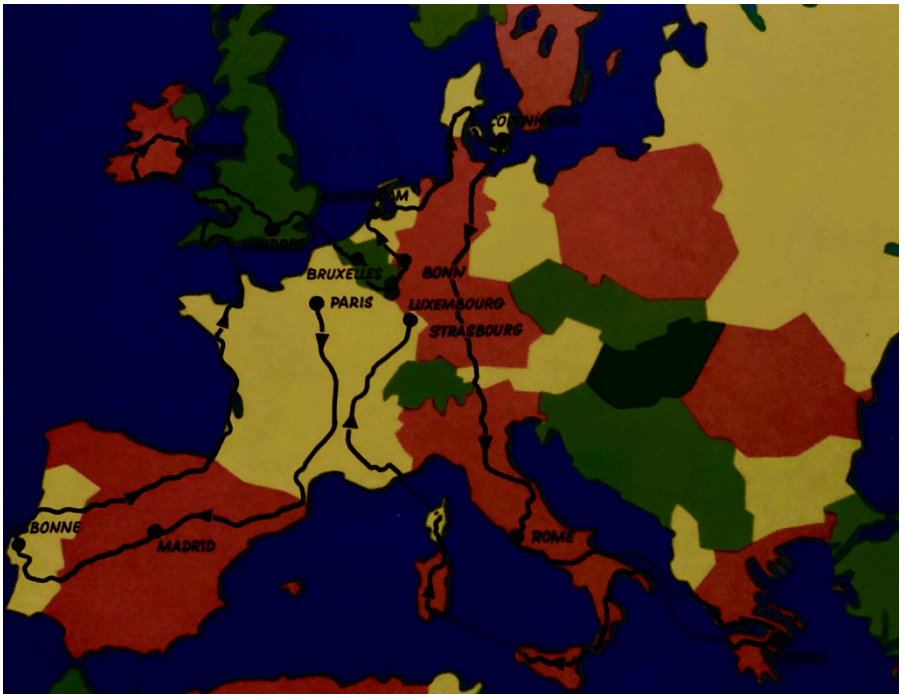
Jeunesse et des Sports sera remis au Président du Parlement européen de Strasbourg le 19 novembre 1991. L'idée retient immédiatement l'attention. Elle gravit tous les échelons jusqu'à Paris et remporte le prix national. Les portes s'ouvrent en grand. Fort de ce succès, une cohorte de partenaires privés et publics emboîte le pas.

Au mois de juin 1989, un événement vient modifier le plan initial. De seul participant, le projet passe à trois. Mon frère, Jean-Pierre, décide d'arrêter sa carrière de sportif de haut niveau à 20 ans seulement. Un an auparavant, il participait aux JO de Calgary. Il avait été sacré champion d'Europe de combiné nordique et vice-champion du monde par équipe de la discipline avec un certain Fabrice Guy. Il endosse alors le rôle de coureur comme un costume sur mesure. Ma sœur Elisabeth, âgée de 17 ans, elle aussi dotée d'un potentiel physique d'exception, intègre également l'équipe. Sa fonction difficile et multiple consiste à gérer les ravitaillements, les contacts avec les établissements scolaires et l'hébergement en relation avec les autorités. Elle a, à sa disposition pour ses déplacements, une voiture sans permis.

Le décor est planté. Les derniers réglages se font en course à pied et à vélo en Angleterre et au Pays de Galles, puis direction Paris. Nous sommes le 9 novembre 1989.

L'Europe en Marche

La piste aux étoiles



L'Europe en marche, tracé initial

« *I am a Berliner* », quai Branly, Paris 9 novembre 1989

Au moment où Roger Bambuck, ministre de la Jeunesse et des Sports français, ancien recordman du monde du 100 m, accompagné de ses onze homologues européens, donne le départ de L'Europe en Marche, il se produit à 1 300 kilomètres de là, à Berlin, un événement qui aura des répercussions historiques irrémédiables. La chute du mur ouvre une brèche dans le bloc de l'Est. Le symbole est assez fort pour imaginer, en cette nuit de liesse, la redéfinition du grand dessein européen d'avant-guerre cher aux historiens contemporains : une Europe unie, de Strasbourg à l'Oural.

En effet, quand les murs de la division cèdent sous la pression pacifique du peuple, quand après vingt-huit ans de séparation forcé et surveillée, les familles connaissent le bonheur des retrouvailles, il faut se réjouir sans réserve. Ce qui se passe à Berlin cette nuit-là, et qui nous touche tous, est, à proprement parler, inouï. C'est la fin d'un état du monde tel qu'il fut établi après la Seconde Guerre mondiale et le commencement d'une nouvelle page d'histoire à laquelle nous tenons à participer en tant qu'acteurs.

Il faut se réjouir parce que le mur submergé, l'ivresse de la liberté retrouvée et la marche inexorable vers la démocratie des Allemands de l'Est sont d'abord la victoire de la non-violence. Point besoin d'armes pour cette révolution, elle est faite de la détermination de tout un peuple. Un message fort pour les combattants mains nues de Pékin, de Prague ou de Santiago du Chili qui voient là l'espoir du changement.